

HISTOIRE APOLOGÉTIQUE
DE
LA PAPAUTÉ
DEPUIS SAINT PIERRE JUSQU'A PIE IX

PAR
M^{GR} FÈVRE

VICAIRE GÉNÉRAL HONORAIRE DE GAP, PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

**La révolution est l'œuvre de Dieu, faite jusqu'ici
par le Diable. (BAADER.)**

TOME VII
LES PAPES DE L'ÈRE MODERNE



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, RUE DELAMBRE, 13

1882

HISTOIRE DE LA PAPAUTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

LES PAPES ONT-ILS JAMAIS NÉGLIGÉ LA RÉFORME DE L'ÉGLISE ET QUE PENSER D'UNE RÉFORME, A L'ENCONTRE DU SAINT-SIÈGE, POUR DÉTRUIRE SA PUISSANCE APOSTOLIQUE.

Le christianisme, dit l'abbé Martinet, est essentiellement pratique ; dirigeant tous ses efforts vers la réforme morale de l'homme, il n'accorde rien à la curiosité. S'il éclaire l'esprit, c'est pour redresser la volonté ; s'il élève la pensée, c'est pour ennoblir le cœur ; et s'il instruit, c'est pour corriger.

Les dogmes, les mystères ne sont pas seulement des idées pour nourrir l'intelligence ; ce sont des faits qui entraînent des conséquences morales et imposent des actes. Les préceptes du Sinaï, avec les développements qu'ils ont reçus au Calvaire, sortent naturellement du symbole de foi, comme la plante sort de la semence, comme les fleurs, les feuilles, les branches sortent du tronc.

Ainsi, en annonçant un Dieu créateur et conservateur de toutes les créatures, la religion nous dépasse totalement de nous-mêmes et nous place sous la main puissante et paternelle de celui à qui nous devons tout. En nous apprenant que l'existence actuelle est un état d'épreuves, un laborieux

noviciat de l'éternité, elle nous fait entendre que la moindre de nos paroles retentit à l'oreille divine, que chaque pas sur la terre est un progrès vers le ciel ou une déviation. S'il n'y a point de moment où nous ne recevions de Dieu, la vie, le mouvement et l'être, n'est-il pas clair qu'il n'en est aucun où nous puissions disposer de nous-mêmes, vivre à notre gré, sans violer la souveraine divinité ¹.

L'obligation de nous rapporter tout à Dieu se détermine et devient plus pressante par le fait de la chute et la grâce de la Rédemption. L'homme, tombé des hauteurs surnaturelles, est obligé de réagir contre ses faiblesses, de guérir ses infirmités et de reconquérir, au prix du sacrifice, l'innocence perdue ; l'homme, racheté par l'immolation de la croix, est également tenu de s'incorporer, par les pratiques ordonnées, les bienfaits de sa réparation. Tel est le règne de Dieu, telle est la réforme spirituelle que Jésus-Christ est venu établir. Ce n'est point seulement pour jeter quelques grandes idées dans le monde, que le Dieu sauveur a daigné apparaître à tous les hommes ; mais pour que, renonçant à l'impiété et aux inclinations terrestres, nous apprissions à vivre avec tempérance, avec justice et piété, dans l'attente de la béatitude éternelle. S'il s'est livré à la mort sur le Golgotha, ce n'est point pour fonder une école de théologie plus savante que celle de Socrate et de Platon, mais pour nous affranchir de toute iniquité, de toute souillure, pour faire de nous un peuple livré à son service et à la pratique des bonnes œuvres ².

Telle est, en trois mots, la notion de la réforme chrétienne : créatures de Dieu, nous devons nous rapporter à Dieu tout entiers : créatures déchues et rachetées, nous devons nous relever de la déchéance et bénéficier de la rédemption, par la grâce de nos sacrifices et en union vivante au sacrifice de la croix.

L'idée d'une réforme morale est aussi ancienne que le monde ; sa nécessité est contemporaine de la chute ; mais

¹ MARTINET, *Solution de grands problèmes*, t. III, p. 5.

² *Ep. ad Tit.* II, 11 et seq. V, 14.

l'histoire prouve que cette idée resta toujours à l'état de conseil spéculatif et que cette nécessité n'enfanta jamais que des utopies.

Considérez les sociétés anciennes et modernes ; vous les voyez toutes dégénérer sans obstacle, arriver plus ou moins vile au dernier degré de la corruption et attendre, dans un océan de fange, qu'un peuple moins corrompu vienne, par l'infusion d'un sang nouveau, reculer le moment d'une dissolution totale. La loi, intimidée par le progrès du mal, se tait après quelques cris impuissants, puis, sanctionnant ce qu'elle ne peut empêcher, elle se traîne honteusement à la remorque du vice, si même elle n'en déroule le programme. Tout peuple, païen ou chrétien, dès qu'il est abandonné à ses forces naturelles et livré à son sort, justifie tôt ou tard le mot de Tacite : corrompre et être corrompu, voilà le siècle : *Corrumpere et corrumpi sæculum vocatur*.

L'esprit efficace de réforme est essentiellement surnaturel ; par ses principes, ses institutions et ses œuvres, il constitue l'ordre de grâce et s'identifie avec l'Eglise catholique. Quand vous promenez un œil impartial sur l'histoire de l'Eglise, même dans les siècles les plus malheureux, il est impossible de méconnaître la perpétuelle présence de l'esprit de Jésus-Christ, dans les généreux efforts que les pasteurs ne cessent d'opposer aux progrès du mal. Tandis que dans les autres sociétés, les mauvaises mœurs affaiblissent les bonnes lois, les bonnes lois, dans l'Eglise, viennent toujours protester contre les mauvaises mœurs. Tous parlent de réforme et beaucoup y travaillent, presque toujours avec succès.

Rien de si humainement inexplicable que cette réaction continuelle d'un grand corps contre lui-même ; rien de moins naturel, dans un sacerdoce, entaché de misères morales, que cette guerre à mort, durant vingt siècles, à ses propres infirmités. Le fait néanmoins est incontestable ; il s'accomplit toujours, sous l'initiative énergique du Saint-Siège.

Les historiens protestants, pour justifier l'éclosion et expliquer le triomphe de leur secte, ont tous méconnu ce fait

aussi éclatant que le soleil. Avec un art puéril, entassant scandale sur scandale, ne citant des actes ecclésiastiques que ce qui pouvait attester la grandeur du mal, taisant la sagesse des remèdes et leur intelligente application, de cet air malin que la calomnie prend volontiers en face de l'ignorance, ils aimaient à s'écrier : « Voilà bien la Babylone de l'Apocalypse, la grande prostituée vêtue de pourpre, qui a étouffé sous ses pieds la sainte épouse du Christ et versé aux peuples les poisons de l'erreur. Honneur aux grands réformateurs du seizième siècle, qui ont éloigné de ses lèvres la coupe impure où s'abreuve encore le troupeau du papisme. »

Nous avons à prouver ici contre les historiens protestants que la Chaire Apostolique a toujours, et seule, procédé à la réforme de la sainte Eglise ; que cette réforme est son devoir propre, la raison d'être de son établissement et qu'elle s'en est toujours acquittée avec toute l'intelligence possible des temps, avec tous les succès que comportaient les circonstances. — Cette seule thèse prouve péremptoirement l'inutilité et l'incompétence de la prétendue réforme protestante.

I. D'abord, il faut entendre que l'Eglise est, ici-bas, mise à l'épreuve du temps, et que l'humanité dans son sein, doit reconquérir l'innocence perdue, s'élever à l'honneur des vertus, se créer des titres à la récompense. L'Eglise sans taches, ni rides, c'est l'idéal ; dans la réalité terrestre, nous ne la trouvons telle nulle part, pas même à la Cène, où, sur douze apôtres choisis, témoins prédestinés des merveilles de l'Evangile, nous comptons un défectionnaire. L'Eglise militante n'est pas encore cette Eglise glorifiée, bâtie avec des diamants précieux, dont la pure lumière ne subit aucune éclipse ; c'est une Eglise construite avec des matériaux tirés de la carrière humaine, c'est la mère des peuples et des nations, innombrables familles, où, avec des enfants dociles, polis, saints et robustes, on voit une foule de mutins, de rachitiques, de mourants, de morts, pécheurs qui rappellent sans cesse à cette mère affligée qu'elle est l'épouse de l'homme

de douleurs, qui connaît toutes les infirmités possibles : *Scientem infirmitatem*.

L'Eglise militante, nous dit le Sauveur, c'est l'immense flet où entrent pêle-mêle et vivent confusément, jusqu'à l'heure du triage, les poissons bons et mauvais qui s'agitent dans la mer du monde ; c'est le champ du père de famille où l'ivraie croît et grandit avec le bon grain, jusqu'à la moisson ; c'est la salle de festin où celui qui n'a pas la robe nuptiale peut trouver place jusqu'à l'arrivée du roi. En égard à la liberté et à la faiblesse de l'homme, il est donc nécessaire qu'il y ait des scandales. Mais si l'homme est faible, Dieu est fort, et cette Eglise qu'il a promis de soutenir contre les fureurs de l'enfer, il saura bien la défendre contre la perversité de ses enfants.

La guerre est l'état normal de la famille du Christ, puisque nul ne sera couronné s'il n'a fait preuve de valeur. Du reste, dans les desseins de Dieu, l'attaque fait éclater le courage et la fidélité du soldat. Quel si grand mérite à ne pas désertier un drapeau défendu par une légion de braves ? C'est quand le cri de la lâcheté et de la trahison part de tous les rangs, que le guerrier fidèle devient un héros. Pourrait-on se figurer de sublimes vertus sans le voisinage de grands vices ? Il faut que le crime peuple les bagnes de forçats et les rues d'enfants trouvés pour qu'éclate l'admirable charité d'un Vincent de Paul. On ne parlerait pas de l'angélique douceur de saint François de Sales, si, dans sa carrière, il n'avait rencontré que des agneaux.

On a l'esprit bien faux, l'œil bien malade, si l'on ne voit pas que les abus et les désastres entrent naturellement, ici-bas, dans le plan de l'Eglise catholique, non seulement comme contraste, comme ombres au tableau, mais comme agents, comme matière destinée à polir le diamant de la sainteté.

Ce n'est donc pas la présence du mal, si grand qu'il soit, qui signale la défection de l'Eglise, son divorce avec le Christ ; ce serait le silence des chefs au milieu de la corruption générale, ce serait l'absence du bien, ce serait surtout l'absence de l'esprit de réforme.

Est-ce bien là ce que nous voyons dans l'Eglise?

Au sortir du Cénacle, les apôtres du Crucifié se présentent au monde avec des vertus non moins étonnantes que la religion qu'ils prêchent et les merveilles qu'ils opèrent. Manifestant, dans leur chair mortelle, les exemples, et la force de Jésus-Christ, ils s'assimilent ceux qui les écoutent. Les mœurs des premiers chrétiens sont un miracle permanent, qui frappe le monde de stupeur et deviennent, sous la plume des apologistes, la démonstration palpable de la divinité du christianisme. Le monde païen céda à l'éloquence des vertus ; s'il vint se reposer sous le grand arbre sorti du grain de sénevé, c'est qu'il fut attiré par la beauté et la douceur de ses fruits.

Les protestants ne contestent pas ce point de départ. De Mosheim à Fleury, toute l'école soi-disant réformatrice, exalte les vertus de l'Eglise primitive ; mais, dans l'exaltation des vertus, elle refuse de reconnaître l'action de l'autorité, et, en fermant les yeux sur les vices qui se produisent dès ce temps, elle ne peut voir les faits qui, dans cet âge d'or de l'Eglise, sollicitent sans cesse le zèle des Pontifes.

La guerre, déclarée à la papauté, ne vient que des passions ou des idées. Durant les trois premiers siècles, cette guerre éclate, dans les idées par les hérésies et dans les passions par les persécutions qui font tant de martyrs. Il est impossible, dans cette double guerre, de méconnaître la victorieuse résistance de la papauté.

En touchant à cette question, nous devons dire un mot de l'empire romain, théâtre sur lequel l'Eglise inaugura le déploiement de sa force. Pour bien se convaincre de la force régénératrice de la croix, pour bien étudier l'Eglise et ses conquêtes progressives, pour connaître avec exactitude l'époque précise où le Saint-Siège a parlé au monde, il est nécessaire d'arrêter son regard sur ce colosse qui, embrassant l'univers de son bras puissant, soumit toutes les nations sous sa loi et tomba victime de ses conquêtes. Rome était le centre du chaos, parce qu'on y adorait les erreurs de tous les

peuples ; mais de même que resplendit la toute-puissance et la bonté de Dieu, dans la création du soleil qui brille sur nos têtes et féconde notre terre, de même rayonne la sagesse de ses desseins quand il fixe à Rome le siège souverain sur lequel il assied le prince des apôtres, en le chargeant de confirmer ses frères. Ce fait est si grand, que, malgré les vicissitudes des siècles, il existe encore dans toute sa force ; sa vertu se manifeste déjà au temps des persécutions.

Dans cette guerre que l'univers entier fait au Christ, toutes les erreurs du monde se lèvent pour combattre le petit pêcheur de Galilée ; toutes les passions, vêtues de pourpre, ceintes de l'épée, fomentées par la dégradation des peuples demandent à haute voix l'extermination de ses ouailles. A l'avènement du Sauveur, le péché originel, avec toutes ses conséquences, régnait en maître sur toute la terre. La corruption était un mérite, les passions étaient divinisées, le crime était couronné de gloire. Une lutte terrible était inévitable entre les esclaves du péché et les croyants à la rédemption. Cette guerre dura trois siècles ; onze millions de martyrs tombèrent, fidèles à la consigne des Papes ; presque tous les successeurs de saint Pierre furent eux-mêmes les martyrs de cette foi dont ils étaient les suprêmes gardiens : c'est la première marque de leur fidélité dans le gouvernement de l'Eglise.

Pendant cette guerre, s'engage une autre lutte contre le dogme du Christ. Les premières hérésies prirent naissance, les unes dans certain mélange du judaïsme et du christianisme, où les ébionites et les cérinthiens voulurent voir la vraie religion ; les autres, dans les systèmes orgueilleux des philosophes grecques et orientales, qui se proposèrent d'enlever à la foi chrétienne son caractère de révélation divine. Mais le plus grand danger pour l'Eglise fut dans l'apparition du gnosticisme, c'est-à-dire dans une prétendue science secrète qui avait la prétention de connaître toute la philosophie du christianisme : cette soi-disant science se répandit rapidement, aidée de la fermentation qui agitait les opinions religieuses ; elle

adopta la forme dominante, s'appuyant surtout sur l'émanation et le platonisme en Egypte, comme sur le dualisme et le docétisme en Syrie. Les gnostiques regardaient le christianisme, comme s'il était simplement un nouveau système de philosophie. Ainsi, sous diverses formes, l'idée humaine, prétendant toujours se superposer à la règle divine, combattit, pendant les trois premiers siècles de l'Eglise, le dogme chrétien avec un appareil scientifique, peu compris de nos jours, par ceux qui ne voudraient voir, dans l'œuvre du Christ, qu'une théorie de circonstance ou un système variable de philosophie morale. Je fais une mention expresse des investigations profondes de quelques hérésiarques, pour qu'on sache bien que ce n'est pas d'aujourd'hui que le christianisme se défend contre les assauts d'une raison réfractaire. S'il eût été possible que l'Eglise cessât d'exister, elle se fût éteinte indubitablement dans cette longue période de trois siècles, pendant laquelle, d'une part, le sang de ses enfants coulait à flots, et de l'autre, la raison renouvelait chaque jour ses attaques les plus obstinées contre les croyances chrétiennes.

Mais, comme la persécution sanglante avait créé le martyrologe, de même, la persécution philosophique donna naissance à l'apologie. Que faisaient cependant les souverains pontifes pour la défense de l'Eglise?

Encore qu'il soit démontré que les Papes ne se servaient alors ni du même mode, ni des mêmes voies, pour diriger les esprits, ce n'est pas une preuve de leur inaction : loin de là, ces pontifes s'efforçaient d'affermir la base de l'édifice et développaient la constitution ecclésiastique. Ils conservaient, par conséquent, les éléments qui servent encore à modérer la trop pétulante activité des esprits, et cimentaient ainsi solidement la grande œuvre de la régénération, qui, quoique lente, n'en est pas moins progressive et forte ; agissant ainsi sous l'impulsion de la parole du Christ et de l'autorité dont ils sont les interprètes infallibles. A l'ombre de cette grande autorité, et soutenus par la sécurité et les inspirations qui émanent naturellement d'une hiérarchie aussi sage, les apologistes

suivaient une route éclairée par le dogme divin, ce qui ne les empêchait pas d'être toujours disposés à soumettre leurs jugements au gardien suprême, qu'instruit l'Esprit Saint. Aussi, les Pères grecs, plus éloignés que les latins de la dépendance et de l'influence des pontifes suprêmes, étaient plus libres et parfois plus téméraires, comme on peut l'observer dans la célèbre école d'Alexandrie. Quoiqu'il n'existe pas de témoignages écrits pour prouver l'influence que les Papes exerçaient à cette époque, le silence de l'histoire n'est pas un motif pour nier cette influence. Il y a d'ailleurs des preuves directes et positives de l'action latente des pontifes romains sur la philosophie chrétienne et de leur action publique sur la constitution de l'Eglise. Si quelqu'un refusait, au pontificat, la gloire de ses actes, rappelés brièvement par le *Liber Pontificalis*, je demanderais les motifs de ce refus ; j'exigerais que l'on me prouvât que c'est en enseignant les doctrines diamétralement opposées à celles de Rome, que les apologistes chrétiens ont vaincu les philosophies rationalistes et les hérésiarques de tout genre. Il y aurait autant d'absurdité à soutenir cette erreur, qu'à prétendre que les armées d'Alexandre, de César, ou de Napoléon n'ont combattu qu'en se révoltant contre leurs chefs, et remporté la victoire qu'en désobéissant aux ordres du généralissime.

II. Le reste du vieux monde, entrant en foule dans le christianisme à la suite de Constantin, sans séjourner assez dans le défilé du catéchuménat, sans passer sous les fourches caudines du martyre, porta, dans l'assemblée des saints, le germe de ses corruptions et de ses vices. Le fatal levain, fermentant au sein d'une paix profonde, envahit promptement les masses ; et l'Eglise, si joyeuse d'avoir arboré l'étendard du Christ sur le Capitole, eut tout lieu de gémir en voyant le paganisme, chassé des temples, se réfugier dans les cœurs.

Un siècle et demi plus tard, l'empire romain tombait de corruption. Le monde barbare s'ébranlait du fond de l'Asie et précipitait ses hordes sur tout le monde soi-disant civilisé de l'antiquité païenne. Des Ostrogoths, des Visigoths, des Huns,

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	
CHAPITRE I. — Les Papes ont-ils jamais négligé la réforme de l'Église et que penser d'une réforme à l'encontre du Saint-Siège. . .	23
II. — Est-il vrai que la révolte de Luther ait été provoquée par la Chaire Apostolique ?	69
III. — En reniant la Papauté, le Protestantisme a-t-il favorisé le progrès des lumières ?	128
IV. — En rejetant l'autorité pontificale, les chefs du protestantisme ont-ils favorisé la réforme des mœurs ?	161
V. — En détruisant la monarchie des Papes, le Protestantisme a-t-il servi la cause de l'ordre et de la liberté ?	197
VI. — Les Papes ont-ils trompé dans le mouvement païen de la Renaissance ?	213
VII. — Le pape Adrien VI a-t-il enseigné le gallicanisme ?	267
VIII. — Une bulle de Paul IV et la tyrannie pontificale	273
IX. — A la découverte du Nouveau-Monde, le Saint-Siège fut-il complice de l'indigne conduite des conquérants.	294
X. — La Saint-Barthélemy de l'Église	327
XI. — La Ligue et le Saint-Siège.	351
XII. — Jordan Bruno a-t-il été condamné injustement à Rome ? . .	392
XIII. — Les deux procès de Galilée.	413
XIV. — Clément XIV et les Zénits.	474
XV. — Benoît XIV, Pie VI et les sociétés secrètes	535
XVI. — Pie IX, en définissant l'Immaculée-Conception, a-t-il créé un nouveau dogme et fait acte d'idolâtrie ?	561
XVII. — Le Syllabus porta-t-il atteinte aux principes de droit et à la Constitution des peuples	584

XVIII. — Le Pape a-t-il excédé ses droits en défendant, par les armes, l'État pontifical ?	613
XIX. — Le Pape, en convoquant le concile du Vatican, a-t-il méprisé les bornes légales de convocation ?	646
XX. — En promulguant la constitution définitive de l'infaillibilité pontificale, Pie IX a-t-il imposé un dogme nouveau et inopportun ?	684

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU SEPTIÈME
ET DERNIER VOLUME.